

rie pour empocher le grain. Il ne faisait pas chaud et nous sautions à qui mieux mieux pour nous réchauffer ; pendant ce temps, nous laissions la paille s'entasser en une montagne dorée, et lorsqu'il y en avait assez haut, nous sautions dessus en faisant mille gambades et nous essayions de pénétrer dans le milieu du tas pour nous cacher. Lorsque nous avions du temps de reste, nous nous penchions sur les bords de la "tasserie" pour regarder en bas : plusieurs poches gonflées de grain s'alignaient jusque dans "le trou à balle" et l'avoine chantait sans interruption dans le fond du plat de fer blanc toujours en mouvement.

Enfin le moulin arrêtait car il était midi ; c'était le temps, car nous n'avions pas chaud aux pieds. Les hommes aidaient papa à faire le train, et nous montions tous à la maison le visage et nos habits gris de poussière. Comme il faisait chaud et comme ça sentait bon. Après dîner pendant que les hommes fumaient leur pipe en jasant, nous nous rechaussions avec soin, et à une heure nous repartions tous pour la grange. Il ventait un peu moins, et nous entendions dire à papa qu'il fallait employer le temps, car il avait bien peur que le vent "tombe". Vers le milieu de l'après midi, comme le vent faiblissait toujours, on décidait d'arrêter le moulin un moment et de monter le grain battue à la maison. Les hommes prenaient les poches sur leur dos et allaient les verser au petit grenier du hangar où il y avait des carreaux pour séparer le blé de l'avoine. Nous aurions bien aimé autant que le vent tombât tout à fait, car la journée commençait à se faire longue mais il reprenait de plus belle et le moulin tournait à en donner le vertige. Par les fentes de la batterie, le soleil couchant laissait filtrer des paillettes d'or qui venaient trembler sur la paille et l'ombre silencieuse et diaphane se promenait lentement sur les "entrants" de la grange. Comme il ne restait plus que quelques gerbes à battre, on décidait d'allumer le fanal pour finir l'ouvrage et il faisait tout à fait nuit lorsque la dernière poignée de grain s'étant engouffrée dans le cylindre du moulin, papa baissait le frein qui mettait fin à son ardeur fouguese. Dans le ciel pur et glacial les premières étoiles ébauchaient des clignements imperceptibles. tandis qu'au dessus de la gran-

ge, une vergue rigide et immobile semblait monter la garde autour du moulin devenu silencieux.

— — —
ADDA

A DIRE

Ma soeur

L'amitié n'est pas aussi tendre,
L'amour n'a pas tant de douceur.
O vous qui n'avez pas de sœur
Vous ne pouvez pas me comprendre !

Pourquoi vous dirais-je son nom ?
Des lettres vous la peindraient-elles ?
Sans doute, il en est de plus belles ;
En est-il de meilleure ? . . . Non !

Elle est pour moi la souvenance,
Le parfum du pays natal ;
Son sourire est un pur cristal
Où se réfléchit notre enfance.

De nos plaisirs qu'elle confond
Ma part est toujours la meilleure,
Le souci léger qui m'effleure
Est pour elle un chagrin profond.

L'amitié n'est pas aussi tendre,
L'amour n'a pas tant de douceur
O vous qui n'avez pas de sœur
Vous ne pouvez pas me comprendre !

On se découvre à son aspect,
Nul regard impur ne la blesse ;
Honoré, avant la vieillesse
Elle commande le respect.

Elle est mon soutien et mon juge ;
Dans son cœur j'ai placé ma foi,
Dans sa conscience ma loi
Et dans sa bonté mon refuge.

Celle dont j'aime à vous parler
C'est ma sœur . . . ou bien c'est la vôtre ;
Car je chante l'une ou l'autre
Elles doivent se ressembler.

L'amitié n'est pas aussi tendre,
L'amour n'a pas tant de douceur.
O vous qui n'avez pas de sœur
Vous ne pouvez pas me comprendre !

GUSTAVE NADAUD.